

**Questions à poser aux étudiants :**

Observez les effets de contraste, relevez-en plusieurs.

Que pouvez-vous dire sur les corps présentés dans cette scène ?

On peut trouver sur Youtube des extraits en ligne, le nôtre qui est la scène inaugurale du film de Miller se trouve [ici](#) mais avec des sous-titres en anglais.

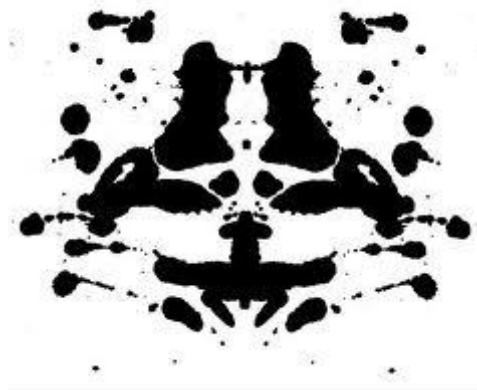
Le passage est constitué de trois scènes distinctes et dure 7 minutes.

Le film commence à la 27<sup>ème</sup> seconde par une bande son inquiétante : des gouttes d'eau, des bruits de tuyauterie, qui évoquent un milieu carcéral. Le choix d'une piscine n'est pas neutre car les lois anti-juives leur en limitaient l'entrée et les corps sont dénudés offerts aux regards. L'exposition sur la Shoah montre que les lieux sportifs (Paris nov. 2011) seront surinvestis et par les oppresseurs comme moyen de contrôle de la jeunesse et par les opprimés comme moyen de résistance, même après la guerre.

**A la recherche de soi**

C'est un film sur les faux-semblants, sur les apparences trompeuses, sur ce que l'on croit voir ou savoir des autres et l'image en fait erronée qui est la leur.

Le plan inaugural est un long plan fixe, le spectateur croit d'abord voir un rideau tâché, les tâches ne sont pas sans évoquer les tâches de Rorschach. S'agit-il d'un hôpital ? Le lieu est inquiétant, silencieux, sombre.



Nous sommes d'emblée plongés dans la psychanalyse et nous savons bien que Philippe Grimbert est psychanalyste. Ce roman est une aventure vers la découverte de soi et des autres, ici ses parents. Tout commence par une étude anatomique.

En s'approchant, l'ombre en filigrane se précise et nous voyons un enfant un peu malingre, à la peau laiteuse, malade, s'observer attentivement dans un miroir. Les bruits joyeux d'autres enfants à l'extérieur soulignent sa différence.

Les effets de contraste vont ensuite se multiplier pour bien insister sur ce point : il n'a rien de commun avec ses parents, c'est inscrit de l'extérieur.

Le point de vue de la caméra, à hauteur d'enfant magnifie un dos bronzé, un corps sculpté, des épaules musclées, des gouttes d'eau de son bain récent y brillent, sous le soleil et dans une ambiance

joyeuse. Si l'enfant ne lève pas les yeux c'est que le soleil l'éblouit, tout comme sa mère, qui sera plusieurs fois dans le soleil.



Le lieu correspond à la piscine de l'Alsacienne\* les tenues datent l'évènement dans les années 50. La mère est vue de dos, les cheveux cachés par un bonnet, ce qui permet au spectateur d'admirer la perfection de son corps athlétique. Autant les gestes de l'enfant sont gauches et donnent l'impression d'une infirmité, autant la démarche de la mère est tout en souplesse.

\*Ce lieu, fondé en 1870, existe [toujours](#) à Paris, haut lieu du sport (volley ball, le football, le tir à l'arc sont le quotidien de ce club. C'est vers 1930 que le [Tennis](#) voit le jour avec la construction de six terrains) sa piscine sur les bords de Marne verra défiler des champions dont Marguerite Crépin, Hélène Hummel et Guy Lapointe qui s'y sont entraînés et ont obtenu des records en saut en longueur et en saut en hauteur.

Dans un plan en insert on voit une partie mixte de volley ball, puis des jeux de raquettes, des enfants qui courent dans l'eau : tout un mouvement dynamique auquel le jeune garçon est étranger. Tous les corps en tenue de bain sont beaux, musclés. C'est un lieu propice à la séduction et les images de couple y sont nombreuses.

Ce passage est en fait une transcription de plusieurs moments du roman :

J'avais beau souffrir de ma maigreur, de ma pâleur malade, je voulais me croire la fierté de mon père. Adoré de ma mère j'étais le seul à avoir séjourné dans ce ventre musclé par l'exercice, à avoir surgi d'entre ces cuisses de sportive. J'étais le premier, le seul. Avant moi, personne. Juste une nuit, un bain d'ombre, quelques photographies en noir et blanc célébrant la rencontre de deux corps glorieux, rompus aux disciplines de l'athlétisme, qui allaient unir leurs destinées pour me donner naissance, m'aimer et me mentir.

Deux extraits du chapitre Un

L'Alsacienne étend ses terrains de sport, sa piscine et ses gymnases en bordure de Marne. On arrive devant sa grille surmontée d'une cigogne métallique après avoir longé les berges parsemées de guinguettes. Le dimanche on se presse vers ces dancings flanqués de restaurants où l'on déguste des assiettes de friture accompagnées d'un petit vin blanc acide. Des garçons en bras de chemise et des filles en robes fleuries s'y enlacent au son de l'accordéon et se dévêtent au plus fort de l'été pour plonger dans l'eau fraîche. L'insouciance des baigneurs et les exclamations des danseurs contrastent avec les souffles et les soupirs des ascètes en maillots blancs, tout à leur discipline, qui affichent leur concentration sur les pelouses du stade.

Maxime est le fleuron de cette troupe, il brille dans le gymnase, terrasse ses adversaires à la lutte gréco-romaine, effectue sans effort la croix de fer aux anneaux. Il a une revanche à prendre : il a commencé à travailler très jeune dans le commerce de bonneterie de son père. Les faibles moyens de Joseph, émigré roumain, ne lui ont pas permis d'as-

surer à ses trois enfants de longues études. Les deux aînés se sont contentés de leur sort, mariés très jeunes ils répètent sans s'en émouvoir la trajectoire paternelle. Mais Maxime, le cadet, aurait voulu devenir médecin ou avocat, un de ces métiers qui autorisent à faire précéder son nom d'un titre. On l'aurait appelé docteur ou maître, ce qui aurait fait oublier la consonance étrangère de son patronyme. On y flaire le déracinement, on éprouve la tentation d'en rouler les « r », il y flotte des relents de cuisine d'Europe centrale, reliefs trop accusés aux yeux de ce jeune homme aux ambitions de dandy. Amoureux de Paris, il veut s'y fondre, en adopter les modes, s'imprégner du parfum d'insouciance qui y règne.

Préféré de sa mère Caroline, disparue alors qu'il était encore enfant, il aime séduire. Il s'habille avec goût, porte des chemises sur mesure. Il veut briller et le premier achat important qu'il se permet est celui d'une voiture décapotable : chromes et sièges de cuir. Il sillonne Paris, coude à la portière, cheveux au vent, guettant le regard des passantes, ralentissant aux files d'attente des stations de

### La mère : un élément solaire

La parole et le geste de la mère sont protecteurs. Elle l'encourage, et soupire légèrement devant la timidité, et le retrait des autres de son fils.

Le jeu des regards du premier travelling est accentué par la parole de la mère : « tu pourras *nous* regarder ». Ce « nous » ne se comprendra que plus tard, lors de la partie de tennis. Le non-dit plane car les griefs ou les inquiétudes ne sont pas formulées et tout passera par les yeux.

Elle monte ensuite sur le plongeur, la hauteur est suggérée par les drapeaux qui claquent dans le vent. Les plans très épurés, dans un camaïeu de blancs, soulignent sa concentration (sensible dans le regard), sa décontraction (le geste de la main) aussi et la future perfection de son geste (les plans la place au centre pour accentuer la notion d'équilibre).

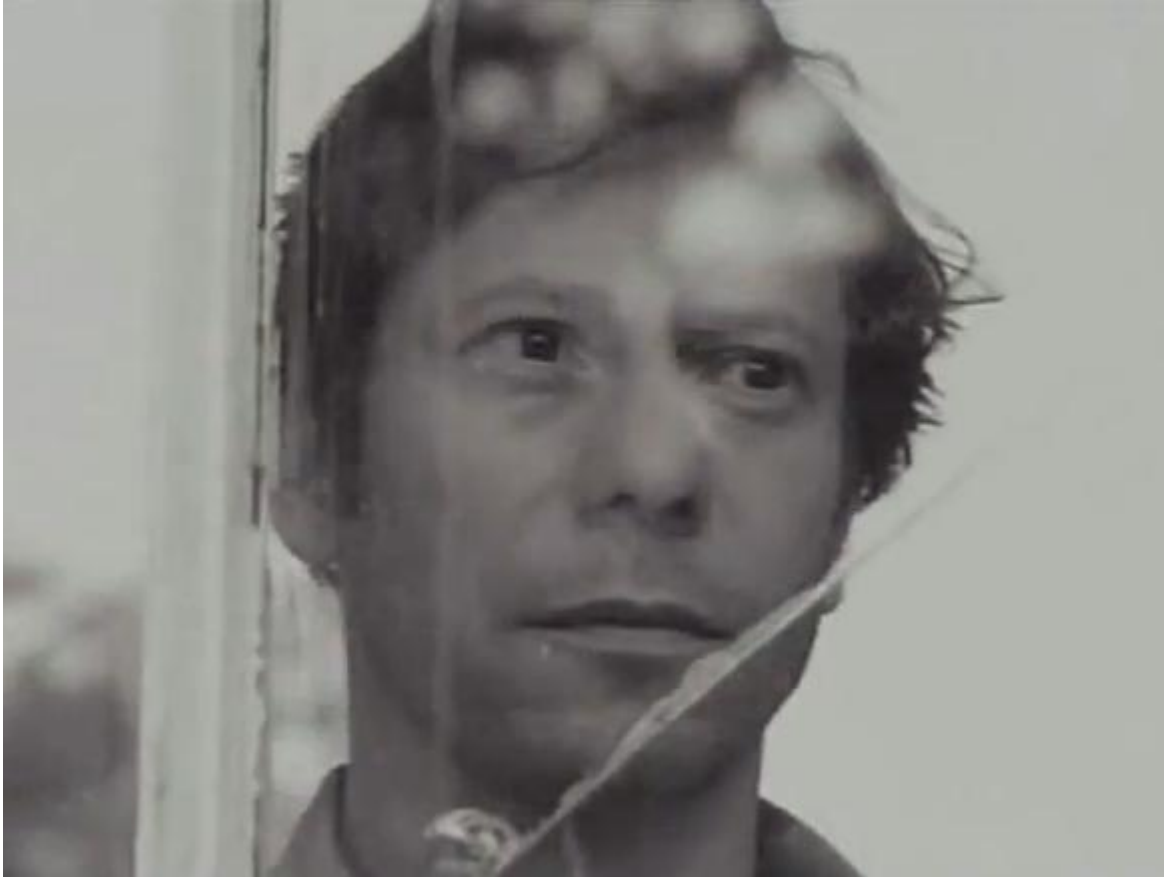
L'enfant cherche les preuves qu'il est à la fois son fils et que cela ne se peut pas, le cinéaste a traduit ce double mouvement par des effets de symétrie :

Au bord de la piscine le fils part d'un côté, la mère de l'autre

L'un descend à l'échelle dans l'eau, l'autre monte à l'échelle  
L'un adresse un signe timide de la main, l'autre un geste assuré  
L'un fuit l'eau froide, l'autre y est à l'aise

### **L'inversion des codes**

Cette scène se termine par un plan en *noir et blanc* d'un homme qui se regarde dans un miroir à la fissure symbolique.



Ce que le spectateur pense être un flash forward ( le saut en avant) une prolepse et qui peut le perturber du fait de l'absence de couleurs s'avère en fait être une analepse, un flash back. On le comprend quand la bande son fait écho à la scène qui vient d'être projetée. On comprend aussi que la quête de soi de l'enfant, puis de l'homme n'a jamais véritablement cessé.

La logique se reproduit : un enfant inadapté, au physique souffrant, qui est accompagné de sa mère, et qui ne peut pas s'exprimer. Sauf que cette fois c'est lui qui soigne.

Son histoire est la recherche constante d'une guérison, il est devenu cet homme en se construisant sur des failles.

L'incursion en 1985 est empreinte de douleur et de souffrance : les parents jadis des champions sont âgés, décatis, n'ont plus la possession de leurs moyens, le vieillard qui erre désespéré par la perte de son chien suscite notre pitié.

On suit ensuite l'auteur dans le métro, il somnole légèrement, la fatigue (?) le poids des responsabilités (?) car c'est lui qui maintenant doit s'occuper de ses parents, et replonge rapidement dans les souvenirs magnifiés et colorés de ses parents.

Le plan furtif où l'on voit un enfant en noir et blanc plonger est bien sûr une évocation du double fantasmé qu'ont presque tous les enfants : leur alter ego qui réalise mieux qu'eux leur quotidien.

Dans ce roman on sait que ce double sublimé est en fait le frère que le jeune Philippe ne connaîtra jamais mais dont il sent la présence comme un reproche.

### **Mon père ce héros**

Nouvel effet de contraste : le père qui ne connaît plus son chemin, aux épaules courbées redevient le sportif accompli de son enfance. Le geste est puissant, l'allure combative, les déplacements vifs.

Les vêtements ajustés des parents soulignent leur musculature tandis que le maillot de bain trop grand de l'enfant montrait son malaise son inadéquation.

Le regard inquiet (?) de reproche (?) de son père, le geste protecteur de sa mère : c'était lui l'élément faible sur qui il fallait veiller. Il est dans la nostalgie non pas de cette situation de la beauté de ses parents, mais aussi dans la souffrance de paroles qui n'ont pas été dites.



La scène se termine par son double vu en contre-plongée avec un effet de clair obscur qui lui dit au revoir. Ce sera ensuite le début du récit en voix off par l'auteur qui reprend les premières lignes du roman.

**Pour conclure** sur la place du sport ici : le saut, le tennis sont le miroir d'une société qui sortait de la guerre, voulait s'amuser et profiter pleinement de la vie. Si ses parents en sont un reflet fidèle quoique teinté d'ombres, d'emblée leur fils n'y était pas à sa place, il sera un intellectuel.

Christine Bolou-Chiaravalli